TASLIMA NASREEN

CAROLINE FOUREST

LIBRES DE LE DIRE

Conversations mécréantes

autour de la religion, l'intégrisme, les femmes et la liberté d'expression

Flammarion

Extrait de la publication

TASLIMA NASREEN

CAROLINE FOUREST

LIBRES DE LE DIRE

Elles défendent les droits des femmes, la liberté d'expression, et critiquent sans ménagement l'intégrisme. Taslima Nasreen vit en exil, menacée de mort par les fous de Dieu. Caroline Fourest a subi l'insulte et l'intimidation mais se sent protégée par la laïcité. Elles ne sont pas d'accord sur tout, mais elles s'accordent pour le dire haut et fort : face au fanatisme, la meilleure arme reste de parler librement, sans peur ni tabous.

Les religions sont-elles les ennemies des femmes ? L'islam est-il fondamentalement intégriste ? Peut-on se battre sans être trahie par la gauche ni instrumentalisée par la droite ? Le multiculturalisme est-il l'allié objectif de l'intolérance ? Faut-il démocratiser ou séculariser en premier ? L'humanisme a-t-il un avenir ?

Avec la liberté de ton qu'on leur connaît et une lucidité tranchante, Taslima Nasreen et Caroline Fourest confrontent leurs vécus et leurs analyses. Des conversations inédites, profondes et passionnantes.

Taslima Nasreen *est poète et écrivain. Originaire du Bangladesh, l'auteur de* Lajja *vit en exil et sous protection policière. Citoyenne d'honneur de la ville de Paris, elle est l'une des figures mondiales de la lutte contre l'intégrisme.*

Caroline Fourest *est chroniqueuse au* Monde *et à France Culture, dirige la revue* ProChoix*, enseigne à Sciences-Po et a publié de nombreux ouvrages sur l'intégrisme, dont* Frère Tariq *et* La Tentation obscurantiste. *Figure bien connue du féminisme et de la laïcité en France, elle a traversé l'affaire des caricatures comme journaliste à* Charlie Hebdo.

editions.flammarion.com

Flammarion

10-IV N Création Studio Flammarion Taslima Nasreen et Caroline Fourest vues par Michèle Constantini © Flammarion

Extrait de la publication

Libres de le dire

Extrait de la publication

Taslima Nasreen

Lajja, Éditions Stock, 1994 ; Le Livre de poche, 1996.

Femmes, manifestez-vous !, Éditions Des femmes, 1994.

Une autre vie, Éditions Stock, 1995.

Un retour ; suivi de *Scènes de mariage*, Le Grand Livre du mois, 1995 ; Le Livre de poche, 1997.

Une jeune femme en colère, Éditions Stock, 1996 ; Le Livre de poche, 1999.

L'Alternative ; suivi de *Un destin de femme*, Stock, 1997 ; Le Livre de poche, 1999.

Enfance, au féminin, Éditions Stock, 1998 ; Le Livre de poche, 2000.

Femmes : poèmes d'amour et de combat, Librio, 2002.

Vent en rafales, Éditions Philippe Rey, 2003 ; Points, 2005.

Rumeurs de haine, Éditions Philippe Rey, 2005 ; Points, 2007.

De ma prison, Éditions Philippe Rey, 2008 ; Points, 2010.

Caroline Fourest

Le Guide des sponsors du Front national et de ses amis, Éditions Raymond Castells, 1998.

Les Anti-pacs ou la dernière croisade homophobe, avec Fiammetta Venner, Éditions ProChoix, 1999.

Foi contre choix : La Droite religieuse et le mouvement Pro-life aux États-Unis, Éditions Golias, 2001.

Tirs croisés. La laïcité à l'épreuve des intégrismes juif, chrétien et musulman, avec Fiammetta Venner, Éditions Calmann-Lévy, 2003 ; Le Livre de poche, 2005.

Frère Tariq. Discours, stratégie et méthode de Tariq Ramadan, Éditions Grasset, 2004 ; Le Livre de poche, 2010.

La Tentation obscurantiste, Éditions Grasset, 2005 ; Le Livre de poche, 2009.

Le Choc des préjugés. L'impasse des postures sécuritaires et victimaires, Éditions Calmann-Lévy, 2007.

Les Nouveaux Soldats du Pape. Légion du Christ, Opus Dei, traditionalistes, avec Fiammetta Venner, Éditions du Panama, 2008.

La Dernière utopie. Menaces sur l'universalisme, Éditions Grasset, 2009.

Taslima Nasreen & Caroline Fourest

Libres de le dire

Conversations mécréantes

Flammarion

Ces « conversations mécréantes » ont été retranscrites et traduites de l'anglais par David Rochefort – que nous remercions vivement – avant d'être revues et corrigées par les auteures.

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3300-3

Extrait de la publication

Avant-propos

Ce livre s'est imposé à nous. Nos conversations privées n'en sont pas. Elles portent sur des sujets d'actualité, souvent survolés ou abordés dans la passion. À force de les côtoyer, ils sont devenus d'une familiarité presque intime. Un livre de conversation publique nous permet de partager ce regard.

Lorsque nous sommes interviewées, surtout Taslima, l'urgence ou la gravité nous impose un propos concis et intense. L'essentiel cache parfois le recul, le discernement, et même une forme d'humour qu'il faut pour tenir et penser malgré l'intensité d'une vie confrontée au fanatisme. Je connaissais déjà, comme tout le monde, le courage et la détermination de Taslima Nasreen. J'avais envie de faire connaître cette face plus méconnue. Taslima l'a rendue possible en désirant ce livre.

Nous nous sommes croisées la première fois à Paris, en 2004, lors d'un colloque organisé par des athées de culture musulmane. Nous avions des amis communs, et surtout des combats en commun. En mars 2006, juste après l'affaire des caricatures de Mahomet, nous avons signé ensemble un manifeste

Extrait de la publication

revendiquant le droit à la liberté d'expression : notre seule arme face au danger totalitaire représenté par l'islamisme. Depuis, nous figurons ensemble sur la liste des douze personnes à abattre selon un site jihadiste domicilié à Londres. Une menace de plus dans la vie de Taslima, presque la routine ; la seconde de ce type me concernant.

Un autre site internet, français celui-là, avait déjà publié un message de menace (avec mon adresse et mon code de porte) le lendemain de la sortie de mon livre critique sur Tariq Ramadan, *Frère Tariq*. Ces vécus créent des liens de solidarité immédiats, difficiles à expliquer. Et pourtant, ils n'ont pas du tout la même ampleur. Je n'ai jamais eu à payer le prix que Taslima paie pour s'être levée face à l'intégrisme dans son pays natal, le Bangladesh. C'est aussi de cette différence dont nous avions envie de parler.

Depuis des années, nous nous succédons aux mêmes tribunes. Des rencontres toujours brèves. Jusqu'à tout récemment, Taslima vivait en Inde, où elle a dû s'exiler après plusieurs fatwas la condamnant à mort. Elle aimait venir à Paris pour des conférences, mais ne restait jamais longtemps loin de sa terre d'adoption. L'an dernier, elle a dû s'exiler pour de bon. Cette fois, ce n'est pas à la demande de la majorité musulmane mais de la *minorité* musulmane, agitée par les extrémistes, qu'elle fût chassée de Calcutta (Kolkata en bengalî). Des émeutiers ont marché vers son domicile pour réclamer sa peau et son départ. Le gouvernement communiste du Bengale-Occidental a cédé. Au lieu de sévir contre les émeutiers, il a choisi de punir Taslima. On la ballotta de cachettes improbables en maisons sécurisées, où elle vivait recluse et

prisonnière. Nous étions quelques-uns à recevoir ses e-mails déchirants. À s'inquiéter. Son deuxième exil était pire que le premier. Car cette fois, elle ne savait pas où aller. L'Europe lui tendait les bras mais seulement pour lui remettre des prix et se faire photographier à ses côtés. Comment y s'y établir quand on vit seulement de droits d'auteurs ? Contrairement à ce que les extrémistes fantasment pour dévaluer le prix du courage, les droits d'auteurs indiens de Taslima ne lui permettent pas de payer un loyer en Europe, encore moins la protection dont elle a besoin pour rester en vie.

Des politiques de tous bords l'ont reçue et écoutée, mais le problème reste entier. Taslima a souhaité me rencontrer pour en parler. Nous avons dîné avec son agent, sa traductrice et une amie, refait le monde, partagé nos pessimismes et nos sources d'espoir. Le lendemain, il devenait évident qu'il nous fallait faire un livre. Pour croiser nos regards et nos expériences sur des sujets – les droits des femmes, la liberté d'expression, la religion, l'intégrisme – au cœur de nos deux vies, mais que nous avions affrontés dans des conditions si différentes.

Taslima s'est trouvée sous le feu de l'intégrisme, là où j'ai choisi de le disséquer. Le défi n'est pas le même selon que l'on ait grandi dans un pays musulman de la rive asiatique ou dans le plus laïque des pays de la rive européenne. Nous avons sans doute la même approche humaniste et féministe, la même analyse de l'intégrisme, mais cette expérience tempère et nuance nos regards portés sur la religion. Peut-être est-ce la plus belle démonstration que la laïcité aide à produire

Extrait de la publication

du respect, là où les pays laissant le religieux persécuter les laïques génèrent de la révolte.

La plupart de nos entrevues se sont déroulées à mon domicile, en anglais, avant d'être traduites et retravaillées en français. La dernière fois, Taslima est repartie en taxi. Le lendemain, je recevais cet e-mail : « Sur le chemin du retour, le chauffeur de taxi m'a demandé si j'étais Taslima, l'écrivaine du Bangladesh. Apparemment, il était originaire du Maghreb et musulman. Son attitude m'a fait peur. Il a commencé à me crier dessus en français. J'ai cru comprendre qu'il me traitait de menteuse. Il avait l'air très en colère. Je l'ai fait s'arrêter au milieu de la rue, je ne voulais pas qu'il voie où j'habite, même si je lui ai donné l'adresse en montant. Cela m'arrive souvent, dans de nombreux pays. Quand les chauffeurs de taxi me reconnaissent, ils se mettent à m'agresser verbalement… »

Or Taslima peut difficilement prendre les transports en commun, le métro, ou marcher trop longtemps, sans courir un risque encore plus grand. Voilà le quotidien d'une femme qui ne sera jamais en paix nulle part à cause du fanatisme. La moindre visite à Delhi se fait sous conditions et haute protection. Le moindre propos rapporté par la presse, souvent sorti de son contexte, y déchaîne des foules d'émeutiers en colère, prêts à tout casser. Tout ça pourquoi ? Pour avoir osé parler librement. Taslima n'y a jamais renoncé. Ni face à la violence des menaces, ni face à la censure feutrée des tabous. Nos échanges se devaient d'être à cette image : libres de le dire.

Caroline Fourest, Paris, le 15 février 2010.

Extrait de la publication

Chemins mécréants

Caroline Fourest : Nous ne sommes pas venues à ce combat contre l'intégrisme par les mêmes chemins. Je suis née dans un pays laïque[1], la France, vous êtes née dans un pays musulman et peu sécularisé, le Bangladesh. Comment êtes-vous entrée en dissidence ? Aviez-vous choisi de résister ou cette résistance s'est-elle imposée à vous ?

Taslima Nasreen : J'ai toujours résisté. Très jeune, vers cinq ou six ans, dès qu'on m'a demandé d'apprendre à lire l'arabe.

CF : Pour des raisons religieuses ?

TN : Oui, bien sûr. Notre langue est le bengalî, pas l'arabe. La plupart des musulmans dans le monde sont non arabophones et lisent le Coran sans le comprendre. Il faut donc apprendre l'arabe… C'était la règle pour les enfants : apprendre suffisamment

1. « Laïque » qui adhère à la laïcité ou sécularisé. « Laïc » veut dire non religieux.

Extrait de la publication

l'arabe pour connaître l'alphabet et pouvoir lire le Coran. J'ai trouvé ça extrêmement ennuyeux, je n'aimais pas. Je préférais jouer dans les champs. Donc, quand j'étais jeune, ça n'allait pas, j'étais battue…

CF : Par qui ?

TN : Mon professeur d'arabe me frappait, tout comme ma mère. Je résistais. « Non, je ne veux pas lire le Coran, je ne veux pas prier. » Nous ressemblions à des perroquets. Il fallait apprendre tous les versets par cœur. On me disait qu'Allah serait content de moi si je parvenais à me souvenir des versets : « se souvenir », c'est-à-dire simplement les réciter, sans avoir besoin d'en connaître le sens. Je trouvais cela très étrange. Je disais toujours à ma mère : « Quand je lis le Coran ou quand je prie, je parle une langue bizarre que je ne comprends pas. » Je voulais connaître la signification du Coran, le sens des versets que je récitais. Mais ma mère ne pouvait pas répondre à mes interrogations, parce qu'elle non plus ne savait pas ce que voulaient dire les versets. J'étais donc curieuse, mais je n'avais aucun moyen de découvrir le sens des versets que nous lisions.

CF : Comment votre mère vivait vos doutes ?

TN : Ma mère était profondément choquée quand je lui demandais : « Pourquoi devons-nous prier en arabe ? Nous pourrions prier en bengalî. Allah ne comprend-il pas le bengalî ? Est-ce qu'il ne comprend que l'arabe ? » Ma mère disait toujours qu'Allah savait

tout… je voulais donc savoir pourquoi il ne comprenait pas le bengalî !

CF : Oui, ce n'est quand même pas si difficile d'apprendre le bengalî quand on est Dieu…

TN : (*Sourires.*) Oui, j'étais très surprise. À cause de sa méconnaissance de notre langue, nous devions prier en arabe. C'est comme cela que j'ai eu mes premiers doutes.

CF : C'est à ce genre de questionnements qu'on reconnaît un esprit critique. C'est une constante chez toutes les femmes de culture musulmane que je connais. Elles ont eu leurs premiers doutes dès qu'on leur a demandé de réciter par cœur des versets sans chercher à comprendre leur sens. Les enfants peuvent poser des questions qui font trembler d'effroi les croyants… Dans *Musulmane mais libre*, Irshad Manji, qui est née en Ouganda, raconte comment elle s'est fait exclure de sa madrasa parce qu'elle posait trop de questions embarrassantes : « Pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas diriger les prières ? », « Si le Coran a été révélé au Prophète comme un message de paix, comment se fait-il qu'il ait commandé à son armée de tuer une tribu juive dans son ensemble ? »[1] Ça n'a pas plu à ses professeurs…

TN : Mes questions ne plaisaient pas non plus. Un jour, comme je rappelais souvent à ma mère l'ignorance d'Allah, elle m'a rétorqué : « Si tu dis quoi

1. Irshad Manji, *Musulmane mais libre*, Grasset, 2004.

que ce soit de mauvais à propos d'Allah, ta langue va tomber. » J'avais huit ans. Je suis allée dans la salle de bains, j'ai fermé la porte à clé et je me suis mise à traiter Allah de tous les noms (de fils de pute, de fils de chien...). Ensuite, je me suis inquiétée. Peut-être que ma langue allait tomber ? Mais une minute passa, puis deux, puis cinq et ma langue était toujours à sa place. J'ai compris que je pouvais dire tout ce que je voulais à propos d'Allah et que ma langue ne tomberait jamais. Ma mère avait tort.

CF : Je me souviens aussi d'avoir fait ce genre de tests. On ne m'a pas enseigné un Dieu vengeur, mais un Dieu capable de faire des miracles. Alors, quand j'étais enfant, j'ai souvent prié très fort pour obtenir des miracles ou voir mes souhaits se réaliser. J'essayais de faire passer les feux au vert plus vite, d'ouvrir les portes avec la concentration, de déplacer des objets. Quand je souhaitais quelque chose, je pensais en mon fort intérieur : « Dieu, si tu existes, prouve-le en exauçant mon vœu. » Évidemment, il ne se passait rien. Et puis juste après, je me disais : « Mais si Dieu existe… Tu imagines le nombre de sollicitations qu'il doit avoir, pourquoi devrait-il s'occuper de toi en priorité ? Pour qui te prends-tu ? N'est-ce pas égoïste de vouloir que TON miracle se réalise quand d'autres en ont sûrement plus besoin ? Comment Dieu fait-il pour choisir ? Et s'il n'a pas le temps de choisir, c'est que nous ne devons compter que sur nous-mêmes… Du coup, Dieu ne sert à rien. » Je ne détestais pas l'idée de cette existence d'un être bon et suprême, mais elle ne servait à rien. Puisqu'il fallait tout faire

Extrait de la publication

soi-même. J'ai donc quitté cette idée à peu près aussi facilement que j'ai renoncé à faire bouger les objets avec ma seule force mentale.

Mais en vous disant cela, je mesure la grande facilité avec laquelle on peut quitter la religion catholique dans un pays laïque. La conversation se passe dans sa conscience. Il n'existe aucun signe visible de ce divorce, donc aucun compte à rendre. Tandis que dans un pays moins laïque, où la religion tient à marquer ses fidèles dans l'espace public, notamment par le port de vêtements distinctifs, ce simple questionnement devient un acte de rébellion… À quel âge votre révolte s'est-elle vue ?

TN : Quand je suis devenue un peu plus grande, peut-être vers treize ans. C'est l'âge où il faut cacher ses seins parce qu'ils commencent à pousser. On m'a dit qu'il fallait que je porte une espèce de châle par-dessus mes vêtements, au niveau de la poitrine, pour que personne ne puisse voir que quelque chose se développait à cet endroit. J'étais opposée au voile, j'étais contre le fait de porter un vêtement supplémentaire pour dissimuler mes seins. Je résistais. Un autre jour, quand j'ai eu mes premières règles, ma mère m'a dit : « À présent, il ne faut plus que tu sortes. Tu dois rester à l'intérieur, tu es une FEMME maintenant. Tu ne dois pas toucher le Coran. » Je lui ai demandé pourquoi, et elle m'a répondu : « Parce que maintenant, tu es impure. » On m'avait appris qu'un chien était impur et je découvrais qu'une femme ayant ses règles l'était également, qu'elle n'avait pas le droit de toucher le Coran. Je me suis insurgée. « Et si je touche le Coran, que se passera-t-il ? » Je l'ai touché pendant

Extrait de la publication

que j'avais mes règles : il ne s'est rien passé. Le Coran était donc un livre comme les autres.

CF : On retrouve cette hantise des règles et de l'impureté des femmes dans le judaïsme. Selon les commentaires rabbiniques du Talmud, si une femme au début de ses règles passe entre deux rabbins, l'un des deux en mourra… Quelle arme de destruction massive quand on y pense ! (*Rires.*)

Il faut vraiment être un homme pour inventer une superstition pareille. C'est la même chose à propos du voile, qu'on fétichise, comme s'il s'agissait d'un pilier de l'islam, simplement pour renforcer la domination visible des femmes… Alors que le Coran ne parle que de rabattre un voile sur la « poitrine », dans un contexte bien particulier. À Médine au VIIe siècle, les femmes de Mahomet se faisaient agresser et violer par les ennemis de la nouvelle religion. Le Coran parle donc de *tirer un voile* pour que les visiteurs de Mahomet ne voient pas ses femmes quand ils lui rendent visite et conseille « aux femmes de Mahomet » de se couvrir la poitrine quand elles sortent dehors, surtout pour faire leurs besoins la nuit. Il faut vraiment une volonté machiste d'instrumentaliser la religion pour que le voile soit devenu à ce point un uniforme et un emblème. Dans *Le Voile démystifié*, Leïla Babès raconte très bien l'aberration et les intentions de cette fétichisation à outrance, qui vise à marquer le corps des femmes pour des raisons plus politiques que religieuses[1]. A-t-on voulu vous imposer de le porter ?

1. Leïla Babès, *Le Voile démystifié*, Bayard, 2004.

TN : Oui. Ma mère, sous l'influence de son chef spirituel, a voulu que je porte un voile intégral. Elle-même portait ce qu'on appelle dans le sous-continent indien un purdah, une sorte de burqa[1]. Elle a tenté de me convaincre. J'étais tellement furieuse contre elle que j'ai jeté la burqa et j'ai arrêté de lui parler. Je n'ai jamais porté la burqa de ma vie. Et je ne supportais pas quand ma mère le faisait. Elle ressemblait à un fantôme.

CF : C'est glaçant comme apparition. La première fois que j'ai vu de mes yeux l'un de ces fantômes, c'était au Yémen. J'avais été invitée à participer à un colloque organisé par l'UNESCO. Dans le convoi qui nous amenait de l'aéroport à l'hôtel, alors que la nuit commençait à tomber, je regardais par la fenêtre depuis peut-être trente minutes quand j'ai aperçu une silhouette spectrale. Une femme voilée rasant les murs. Je me suis rendue compte que je n'avais vu que des hommes jusque-là… Même dans la salle où se tenait la conférence, toutes les femmes portaient ce voile intégral noir : l'uniforme saoudien. Il est assez récent au Yémen. Dans les montagnes, traditionnellement, les femmes portent des voiles colorés, mais pas cette prison noire. Elle ne s'est répandue qu'après la réunification du Sud et du Nord, en 1990. Les

1. Dans le sous-continent indien, le mot *burqa* désigne différentes sortes de voiles intégralement couvrants, allant du *tchadri* bleu de tradition afghane au *niqab* noir saoudien, en passant par le *purdah*, souvent noir, et plutôt répandu en Inde, au Bangladesh et au Pakistan. Le mot *purdah* désigne aussi un rideau séparant les femmes des hommes, chez les musulmans comme chez les hindous.

Extrait de la publication

groupes islamistes ont alors commencé à exercer leur pression, notamment en attaquant à l'acide toute femme qui sortait sans ce voile. Une seule femme yéménite échappe à ce diktat : une femme qui descend de la famille royale. Les hommes se mettent au garde-à-vous quand elle passe. Elle était la seule Yéménite à avoir écouté mon intervention non voilée. Elle est venue me voir à la fin pour me demander si j'acceptais de venir à son domicile parler avec quelques femmes française interdisant le voile et tout signe religieux ostensible à l'école publique de mars 2004. Ce fut la réunion féministe la plus bizarre de toute ma vie !

TN : Pourquoi ?

CF : Je ne sais pas si vous connaissez le kat.

TN : C'est une plante hallucinogène ?

CF : C'est ça. En tout cas, qui fait planer l'esprit. Autant dire que c'est *haram* (illicite). Autant le voile n'est pas une prescription du Coran, autant le Coran interdit clairement de se mettre la tête à l'envers et d'avoir l'esprit confus avant de prier. Pourtant, au Yémen, à partir de 15 heures et malgré les heures de prières, on se met à mâcher du kat, de 7 à 77 ans. Du paysan au ministre. Tout le monde est *stone* ! Ça me fait sourire quand j'entends certains prédicateurs islamistes vanter le Yémen comme le pays de la pureté, où la consommation américaine n'a pas ravagé le mode de vie traditionnel ni contaminé les esprits, contrairement à l'Occident où la drogue et la

Extrait de la publication

décadence règnent… Au Yémen, tout le monde est drogué dès 15 heures ! (*Sourires.*)

TN : Qu'en pensent les femmes avec qui vous aviez rendez-vous ?

CF : Justement. Nous avions rendez-vous dans la salle du kat, le nom qu'on donne au Yémen à la salle de réception. Elles sont arrivées une à une. Elles ont laissé leur voile intégral à l'entrée et m'ont posé des questions sur la loi de mars 2004. Elles ne comprenaient pas ce qui motivait cette loi. Je le leur ai expliqué, elles ont compris, et nous nous sommes mises à parler du Yémen. Je leur ai demandé pourquoi elles ne faisaient pas campagne sur ce paradoxe du kat. Parce qu'il faut choisir. Soit le Yémen applique la charia, et alors le voile est obligatoire, mais le kat est interdit… Et je pense que, accrocs comme ils le sont, beaucoup de Yéménites auraient volontiers abandonné le port du voile pour pouvoir continuer à *katter*… Soit ils tiennent au kat et alors la charia ne s'applique pas, donc le voile n'est pas obligatoire. Je croyais tenir un argument fort mais je n'ai pas eu le succès escompté…

TN : Qu'ont-elles répondu ?

CF : Elles ont sorti leur botte de kat et se sont mises à mâcher d'un air très inquiet : « Oh mais le kat, on ne l'abandonnera jamais ! »

La plante avait raison de leur combativité. Elles semblaient résignées. En tout cas, elles mastiquaient plutôt que de se battre contre le port du voile.

Extrait de la publication

TN : Moi, même jeune, je ne voyais aucune raison justifiant le fait qu'une femme porte la burqa. Je ne comprenais pas quels buts cela pouvait bien servir. Les hommes ne la portaient pas, pourquoi les femmes devaient-elles le faire ?

CF : Il s'agissait d'un voile intégral ? Comme le niqab en Arabie Saoudite ?

TN : Oui.

CF : Sans même un espace pour le visage ?

TN : Pas même le visage.

CF : Mais c'était pourtant assez rare au Bangladesh ?

TN : Ma mère était très influencée par ce groupe religieux.

CF : De quel groupe s'agissait-il ?

TN : C'était un groupe religieux fondamentaliste. Le chef était venu d'Inde en 1947, après la partition du pays. Son but était de parler aux gens du Coran et des hadiths – ces traditions orales relatives aux faits et paroles du prophète Mahomet. C'était donc une sorte d'œuvre missionnaire, mais pas complètement, parce que son programme d'enseignement lui rapportait de l'argent.

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELKN000259.N001
Dépôt légal : mars 2010

Extrait de la publication

Extrait de la publication